

# PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume X - Numéro 20A Décembre 2020 ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

**PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES**

**Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines**

Directeur de Publication : Prof. Doh Ludovic FIÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 03 01 08 85

(+225) 03 47 11 75

(+225) 01 83 41 83

**E-mail : [administration@perspectivesphilosophiques.net](mailto:administration@perspectivesphilosophiques.net)**

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DEPOT LEGAL 13196 du 16 Septembre 2016

# Perspectives Philosophiques n°020A, Quatrième trimestre 2020

## ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

---

Directeur de publication : **Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités  
Rédacteur en chef Adjoint : **Prof. Assouma BAMBÀ**, Professeur des Universités

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

---

**Prof. Aka Landry KOMÉANAN**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. David Musa SORO**, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Jean Gobert TANOÛ**, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADOGO**, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. N'Dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE LECTURE

---

**Prof. Ayénon Ignace YAPI**, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Azoumana OUATTARA**, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Catherine COLLOBERT**, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa  
**Prof. Daniel TANGUAY**, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa  
**Prof. Doh Ludovic FIÉ**, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Henri BAH**, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE**, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal  
**Prof. Kouassi Edmond YAO**, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Lazare Marcellin POAMÉ**, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA  
**Prof. Mahamadé SAVADOGO**, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou  
**Prof. Samba DIAKITÉ**, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA

## COMITÉ DE RÉDACTION

---

**Prof. Abou SANGARÉ**, Professeur des Universités  
**Dr. Donissongui SORO**, Maître de Conférences  
**Dr Alexis KOFFI KOFFI**, Maître-Assistant  
**Dr. Kouma YOUSSEUF**, Maître de Conférences  
**Dr. Lucien BIAGNÉ**, Maître de Conférences  
**Dr. Nicolas Kolotioloma YEO**, Maître-Assistant  
Secrétaire de rédaction : **Dr. Blé Sylvère KOUAHO**, Maître de Conférences  
Trésorier : **Dr. Grégoire TRAORÉ**, Maître de Conférences  
Responsable de la diffusion : **Prof. Antoine KOUAKOU**, Professeur des Universités

SOMMAIRE

<b>1. La critique de Sénèque contre la vaine érudition,</b> Koffi ALLADAKAN .....	1
<b>2. Ontologie et politique chez Spinoza,</b> Assanti Olivier KOUASSI et Koffi Azoumanan YAO .....	17
<b>3. Continuité et discontinuité dans la monade leibnizienne,</b> Mireille Alathe BODO .....	35
<b>4. Le statut de la morale dans le communisme de Marx et Engels,</b> Gbotta TAYORO .....	53
<b>5. Les implications sociales de la révolution sexuelle revendiquée par Herbert Marcuse et Wilhelm Reich,</b> Blédé SAKALOU .....	72
<b>6. Dans l'univers de l'analyse pragmatique du langage,</b> Franck Viviane BEUGRÉ .....	91
<b>7. Féminité, une identité à redéfinir,</b> Djakaridja KONATÉ .....	106
<b>8. Ethnies et pratiques constitutionnelles chez les akan matrilinéaires (Le cas des Nzima),</b> Diamoi Joachim AGBROFFI .....	125
<b>9. Facteurs explicatifs de l'inappétence intellectuelle des apprenants du Collège Saint Augustin de Cotonou,</b> Guillaume Abiodoun CHOGOLOU ODOUWO, Serge Arnel ATTENOUKON, Florentine AKOUÉTÉ-HOUNSINOUE .....	155
<b>10. Ethnicisation et désethnicisation du débat politique en Côte d'Ivoire,</b> Frederic Kouassi Touffouo PIRA .....	182
<b>11. L'écriture engagée dans <i>Tout grand vent est un ouragan</i> de Charles Nokan : pour une analyse stylistique et rhétorique des passions,</b> Ernest AKPANGNI .....	203
<b>12. Pratiques autobiographiques dans <i>La Mémoire amputée</i> de Werewere Liking: une stratégie de subversion générique,</b> Kouamé Jean-François EHOUMAN .....	223

**LIGNE ÉDITORIALE**

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décroisement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décroisement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

## **Perspectives Philosophiques n°020A, Quatrième trimestre 2020**

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

*Perspectives Philosophiques* est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

### **Le comité de rédaction**

## **FÉMINITÉ, UNE IDENTITÉ À REDÉFINIR**

**Djakaridja KONATÉ**

*Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY (Côte d'Ivoire)*

[konate.zed@gmail.com](mailto:konate.zed@gmail.com)

### **Résumé :**

Longtemps niée et réprimée, l'identité féminine est restée une figure extra-déterminée et confinée à ses ovaires. Face à cette construction, il devient urgent de réfléchir sur la possibilité d'une redéfinition de l'identité féminine afin que sa spécificité trouve place dans un monde considéré comme longtemps mis en forme par les hommes. Mais cela passe par de nouvelles perceptions de leur image en référence à elles-mêmes, à s'approprier de leur identité en dépassant le clivage conflictuel du rapport des deux sexes, par l'affirmation de soi en tant que sujet, par une réappropriation de leur corps en préservant leur dignité et leur honneur, et surtout par la culture de l'excellence.

**Mots clés :** Affirmation de soi, Corps, Féminité, Identité, Sexe.

### **Abstract :**

For a long time denied and repressed, female identity has remained an extra-determined figure confined to her ovaries. Faced with this construction, it is becoming urgent to reflect on the possibility of redefining female identity so that its specificity can find a place in a world long considered to have been shaped by men. However, this requires new perceptions of their image in reference to themselves, the appropriation of their identity by overcoming the conflictual cleavage in the relationship between the two genders, their self-assertation as subjects, a reappropriation of their bodies while preserving their dignity and honour, and above all a culture of excellence.

**Keywords :** Self-assertion, Body, Femininity, Identity, Gender.

### **Introduction**

L'identité de la femme a été une construction sociale. Ce qui fait que la femme s'est toujours contentée de l'image et la perception que les hommes leurs ont assignés. C'est pourquoi, des grands penseurs n'ont pas toujours

brillé par leur esprit critique lorsqu'ils se sont penchés sur la question de l'identité féminine. Aristote, figure mémorable de l'antiquité grecque, décrète dès le IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, que la femme n'est qu'un vulgaire réceptacle à la substance féconde du mâle. Ce qui l'amène à écrire que les femmes sont des « citoyens incomplets. » (Aristote, 1982, p. 169). De quoi plomber la réflexion philosophique sur la femme.

Deux mille ans et quelques révolutions métaphysiques plus tard, Artur Schopenhauer, autre figure a priori éclairé, se montre tout aussi misogyne lorsqu'il écrit : « Les femmes sont le *sexus sequitor*, le sexe second à tous égards, fait pour se tenir à l'écart et au second plan. (...) il est ridicule de leur rendre hommage, et cela même nous dégrade à leurs yeux. » (A. Schopenhauer, 1851, p 25). À travers ce passage, l'identité féminine se trouve confinée à la servitude et à la dévalorisation. Ces propos traduisent une perception traditionnelle de la féminité qui considère que la femme est un sexe faible et secondaire. Elle est considérée comme venue après, à ce titre, elle doit obéir au cadre préétabli par les hommes.

À cette figure traditionnelle de l'identité féminine, succède un monde où la question du genre est au centre de tous les débats, dans toutes les sphères de la vie publique ou privée. Les femmes sont de plus en plus présentes sur l'espace public et ont satisfaction notable à certaines de leurs revendications. Mais, ces victoires ou avancées rappellent seulement que bien de choses restent à faire dans la mesure où des pensées réduisent encore l'identité féminine à son corps c'est-à-dire à un désir sexuel à en croire à ces propos de C. Chartier (2009) : « la femme ne saurait aspirer à d'autres fonctions que celle d'assurer le bien-être de son époux. (...) À la femme le fardeau de la chair et du ménage, les passions bassement terrestre. » Or on aurait cru qu'avec le temps, des livres et des suffragettes, que les beaux esprits considèrent l'identité féminine sous un autre angle que celui de ses ovaires en se penchant sur ses relations avec son alter égo masculin.

Aujourd'hui, la promotion du genre fait partie désormais des principes de bonnes gouvernances dans les sociétés. Cette nouvelle norme sociétale ne nous

amène-t-elle pas à juger par nous-mêmes des limites de la perception traditionnelle de l'identité féminine ? Cette question centrale fait appel à d'autres questions subsidiaires : la divergence de vue entre les figures traditionnelles de l'identité féminine et les exigences des sociétés contemporaines marquées par la promotion du genre, ne nous amènent-elles pas à une redéfinition de l'identité féminine ? En d'autres termes, comment redéfinir l'identité féminine pour que la perception de la femme ne soit plus liée à ses ovaires ou la domesticité ? Que valent aujourd'hui, ces perceptions traditionnelles de l'identité féminine à une époque où la promotion de genre est une exigence ?

Notre objectif est de montrer les limites de ces thèses traditionalistes de la perception de la féminité dans un monde dominé par la promotion du genre. Pour atteindre cet objectif, nous utiliserons deux méthodes : la méthode herméneutique et la méthode critique. En effet, la première méthode permettra de mettre en lumière les perceptions traditionnelles de l'identité féminine. Quant à la seconde méthode, elle se consacrera non seulement à l'évaluation des insuffisances de ces thèses traditionalistes de l'identité féminine, mais aussi, elle tentera de rendre plausible les conditions d'une redéfinition de l'identité féminine c'est-à-dire, montrer que l'identité féminine ne se confine pas qu'à son sexe et à l'intérieur.

### **1. Une identité longtemps réprimée**

La féminité est l'ensemble des traits caractéristiques propre à la femme. C'est l'ensemble de ce qui fonde son identité. Mais ce qui fonde l'identité de la femme traduit en même temps la complexité et l'ambivalence des attitudes à son égard. L'infériorité naturelle des femmes, la faiblesse de leur sexe, leur assujettissement devant la loi, est sans doute les conséquences d'une perception erronée et stéréotypée que l'on a projetée et continue de projeter sur leur identité. En effet, la perception erronée vient à partir du moment où l'homme a considéré la femme comme l'autre, c'est-à-dire, le fait de lui nier toute forme de subjectivité. À ce titre, « elles n'avaient donc aucune raison de dire je » (A. Touraine, 2006, p. 133). Dans la perspective cartésienne, le « je » désigne l'affirmation première du moi, de ce qui traduit notre existence. C'est la première vérité chez Descartes qui résiste à toute forme de doute. C'est

pourquoi, il doute de tout sauf du « je ». Descartes ramène tout à la subjectivité en tant que vérité première. Dans cette optique, si le « je » viens à être nié, l'homme perd son identité et il est réduit au rang de l'animalité. Les femmes sont dans cette dynamique de l'affirmation de soi qui lui a été niée depuis bien longtemps. Elles n'avaient pas le droit de dire « je » au même titre que l'homme. Le point de départ des attitudes sexistes, misogynes voire tout le champ lexical de l'assujettissement des femmes provient pour notre part, de la négation du « je » chez les femmes. Cette négation a amené les hommes à considérer la femme comme l'autre en qui ils ne confèrent aucune dimension humaine.

Dans la perspective beauvarienne, ce qui a rendu opaque l'image de la femme et qui traduit son assujettissement, c'est qu'elle est considérée par l'homme comme l'autre. Elle écrit : « la femme est une réalité éminemment poétique puisqu'en elle l'homme projette tout ce qu'il ne décide pas d'être » (S. De Beauvoir, t. 2, 1949, p. 1297). La formule beauvarienne nous plonge dans un contexte historique où l'homme projette en la femme tout ce qui n'est pas humain. C'est pourquoi elle est identifiée par le terme « femelle » qui semble à lui seul suffisant à la définir. Or, « dans la bouche de l'homme, l'épithète « femelle » sonne comme une insulte (...). Le terme « femelle » est péjoratif non parce qu'il enracine la femme dans la nature, mais parce qu'il la confine dans son sexe » (S. De Beauvoir, 1949, p. 37). La femme est ramenée ici à son physique. Les variations que suscite cette perception de l'identité féminine contribuent à croire que la femme est un objet sexuel. Aujourd'hui encore cette perception existe dans la mesure où, il est presque impossible de parler de la femme sans que l'on ne pense à la sexualité parce que le regard sur la femme est d'abord le regard sur son sexe. Il arrive même de penser que son sexe précède ou prime sur son intellect. On continue de croire que tout ce que la femme obtient en termes de promotion, succès, emploi, elle le doit à son corps, à son sexe. C'est ce qu'A. De Villaines (2019, p. 59) explique :

Quand elle est élue présidente des « Jeune Pop<sup>1</sup> » en 2011, Marine Brenier entend à de nombreuses reprises : « C'est parce que tu es une femme que tu as

---

<sup>1</sup> Le mouvement des Jeunes Populaires (UMP devenus Les Républicains).

été élue. » Même processus dans les rédactions, à la même époque. Je rapporte une information au rédacteur en chef. Regard infantilisant, et cette remarque : « Tu as dû faire un sourire, toi, pour obtenir cette info. » Épuisant. Dans une banque d'affaires parisienne, Laure, 47 ans, obtient l'un des plus gros contrats de l'entreprise. Réponse de son supérieur hiérarchique : « Ah, ils ne peuvent pas résister à tes yeux doux. » La professionnelle est ramenée à son physique, pas à ses compétences. Iris Brey est réalisatrice et journaliste. Elle a été chroniqueuse télé, et a trop entendu : « Elle a eu son job grâce à son physique », pour finalement décider de passer derrière la caméra, en tant que réalisatrice.

En ce XXI<sup>e</sup> siècle où l'on assiste à l'évolution des sociétés au plan technologique et où les politiques se sont dotés des moyens de lutte contre le racisme, la xénophobie et l'antisémitisme, la question sur l'identité féminine se présente presque partout comme une équation sans solution. La banalisation de leur corps, sexe, dignité et leur identité, progresse en même temps que les situations d'intolérance à l'endroit des femmes. Du réceptacle chez Aristote à la domesticité chez Schopenhauer, l'identité féminine n'est pas totalement reluisante partout. La femme est perçue encore comme un objet sexuel ou un être créé pour satisfaire l'appétit sexuel de l'homme. M. Foucault (2006, p. 40) relève cette triste réalité en ces termes : « la femme est bonne, sucrée, à croquer, ou elle est une courge, un légume etc. (...) La femme n'est plus seulement canon ou sexy, mais encore bonne, mettable, baisable, prenable, sautable, bref jetable après usage. Pétasse ou Salope ».

On comprend pourquoi chez la plupart des philosophes de l'antiquité à la période contemporaine, il a été imposé la loi du tout masculin. D'Aristote à Rousseau en passant par Spinoza, l'identité de la femme sera définie par ses pénates, par ses ovaires et par l'imperfection. En effet, Aristote part du principe de la procréation pour affirmer l'imperfection de la femme. La perception de l'identité de la femme chez lui découle justement de ce principe. Pour lui l'homme produit le sperme tandis que la femme est un réceptacle et ne produit que l'embryon. Il pense que des deux c'est-à-dire le sperme et l'embryon, l'homme est actif parce qu'il est celui qui apporte le mouvement et la femme est passive parce qu'elle apporte la matière. Ce qui fait d'elle un être incomplet. Ainsi dit-il : « la femme est comme un mâle mutilé, et les règles sont une semence, mais qui n'est pure : une seule chose lui manque, le principe de l'âme » (Aristote, 1961, p. 62). À travers ce passage, Aristote montre l'imperfection de la femme et son handicap par essence. La perception

de l'identité de la femme chez Aristote découle de ce handicap parce que c'est à partir de ce constat qu'il dira qu'elles sont « des citoyens incomplets » (Aristote, 1982, p. 169). Cette idée d'Aristote a fortement influencé la civilisation romaine si bien que les Romains avaient nié l'identité féminine en se basant simplement sur la « faiblesse de son sexe » (A. Wenger, 2005, p. 145) ou encore par « la stupidité de son sexe » (A. Wenger, 2005, p. 89). C'est dire que cette mauvaise perception de l'identité de la femme a émergé dans la période antique et a fortement marqué négativement les esprits. C'est qu'explique Sarah Pomeroy en ces termes :

La femme athénienne de la classe des citoyens était transférée dans la maison de celui-ci où elle devait remplir sa fonction : porter et élever des enfants (...). La fonction des épouses étant cependant le soin de la lignée familiale et la tenue du foyer. La femme ne participait pas socialement aux réunions de son mari et de ses amis qui étaient des réunions d'hommes et, même si cela se passait dans sa propre maison, elle n'y était pas admise (1975, p 41-49).

Ce passage confine l'identité de la femme à la domesticité et à la procréation. Cette conception aristotélicienne de la femme a aussi servi de boussole à Spinoza. Il part de l'attraction de la femme, la sensation que sa « belle forme » (B. Spinoza ? 2010, p. 558) créée chez l'homme pour lui nier une identité propre au même titre que l'homme. Ainsi, la perception de l'identité de la femme qui se dégage chez Spinoza est que la femme est un objet de désir sexuel, un être dont la fonction sociale se résume à la reproduction. À cette fonction voluptueuse qu'il assigne à la femme, il affirme son infériorité naturelle : « Il est permis d'affirmer, sans hésitation, que les femmes ne jouissent pas naturellement d'un droit égal à celui des hommes, mais qu'elles leur sont naturellement inférieures » (B. Spinoza, 2010, p. 1044).

Les femmes ont été jusque-là des êtres n'ayant pas de subjectivité si bien qu'il leurs était impossible de s'affirmer en tant que des personnes entières. Il fallait donc tout décider en leur nom, ce qui faisait d'elles, des êtres intermédiaires. C'est dire que la femme devient plus un moyen qu'une fin. C'est ce que disaient :

Un certain nombre de philosophes aux alentours de 1800. Pour Fichet par exemple, la femme n'est que moyen par rapport à la propre fin de l'homme ; elle

se met à son service par la procréation, la famille, l'amour, pour que celui-ci puisse se réaliser (G. Fraisse, 2012, p. 126).

Il serait donc arbitraire de parler d'une présence féminine sur l'espace publique en ce XXI<sup>e</sup> siècle sans avoir observé et analysé ce masque sur la tête des femmes. En effet, ce masque camoufle en réalité, le rabaissement des femmes, à être des esclaves dont la conscience et les conduites ne sont que les effets de la domination et la perception des hommes sur leur identité. Dans ce monde contemporain, la perception sur leur identité n'a pas totalement changé, c'est ce qui nous amène à écrire cet article. Elles continuent d'être ramenées à leur identité traditionnelle. C'est ce qu'affirme A. De Villaines (2019, p. 60) : « Réduire la femme à un objet sexuel. La pratique est malheureusement trop courante et intégrée dans les systèmes de pensée de certains hommes, peu importe leur milieu social ou professionnel. » Cela est d'autant plus vrai qu'à l'image de la femme « bonne » et « prenable » est greffée la double figure de femme épouse-mère.

## **2. Une double figure d'identité : épouse-mère**

La perception de la femme en tant qu'objet érotique destinée à la seule satisfaction du désir sexuel de l'homme a fait naître une double figure de l'identité féminine : épouse-mère. Parallèlement aux nombreuses formes de répressions de son identité, les rares valorisations dont jouissaient encore les femmes étaient liées à la maternité. En effet, la maternité était un statut particulier, un idéal auquel toutes les jeunes filles devraient nécessairement atteindre. Elle était brandie comme un miroir devant les jeunes filles, dans lequel elles étaient condamnées à retrouver leur image idéale. Depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les femmes ont été réduites à leur aspect physique, à l'aspect reproductif, à un objet érotique et surtout à la maternité.

Ainsi, l'identité féminine se confine à la maternité. C'est ce qui justifie sans doute le fait qu'elles devraient rester au foyer auprès de leur mère afin qu'elle les éduque à atteindre cet idéal. C'est pourquoi la femme, bien que sa domesticité soit irréprochable, si elle ne parvient pas à enfanter, sa féminité n'est pas complète. N. Stryckman (2001, p. 37) relève le caractère intrinsèque de la maternité en ces termes :

Il est nécessaire que la mère investisse le sexe de sa fille comme promesse de désir, de jouissance, d'amour et de maternité (...). La fille, après avoir attendu sa mère (absence – présence), attend que son corps devienne un corps de femme, que ses seins poussent, que ses règles arrivent, qu'un homme la pénètre et la dise femme au féminin.

Pour des théoriciennes comme Stryckman et bien d'autres, la maternité est intimement liée à la nature biologique et physiologique de la femme. On peut comprendre dans leur pensée que les femmes sont des mères prédéterminées par essence et c'est ainsi qu'elles retrouvent leur image idéale.

Cependant, pour des théoriciennes telles que Simone De Beauvoir, Elisabeth Badinter, Edith Vallée et bien d'autres, la maternité est une pure construction sociale. Pour Elisabeth Badinter, être femme ne veut pas dire devenir mère. Ainsi, elle a mis en place ce qu'on appelle la révolution silencieuse qui consiste « ni plus ni moins à remettre la maternité au cœur du destin féminin » (E. Badinter, 2010, p. 10). Cette révolution opérée par Badinter vise à mettre « fin aux anciennes notions de destin et de nécessité naturelle » (E. Badinter, 2010, p. 10). A travers ce passage, Badinter s'insurge contre l'idée selon laquelle la maternité est l'expression naturelle, l'aboutissement même de féminité. Le refus de procréer est considéré comme une incompréhension anomalie. Dans la même perspective, Edith Vallée s'insurge contre ces fausses évidences qui assimilent l'identité féminine à la maternité. Selon elle, les femmes « avaient toute envie de parler de leur refus de maternité. Le mot de passe déclenchait l'adhésion immédiate « pour que quelque part, il soit dit qu'il est possible d'être femme sans être mère. » » (E. Vallée, 1977, p. 15.)

Pour ces dernières, le fait d'être mère, n'est pas liée à la nature réelle de la femme. Pour elles, c'est la société qui a établi une norme selon laquelle la femme n'est considérée que dans son rôle de mère. Leur conception se résume à l'idée que l'instinct maternel si souvent loué n'est pas le propre de la femme, mais c'est la société qui a développé cette image et l'a attribué aux femmes. On voit naître alors deux écoles de pensées, l'une définit l'identité féminine par la maternité et l'autre rejette la conception naturelle de la maternité de la femme. À travers ces deux écoles de pensées, nous voulons faire ressortir la prégnance du double statut de la femme dans l'histoire de l'humanité.

Ce culte de la femme en tant que mère a aussi marqué les écrits romanesques du XIXe siècle et même ce XXIe siècle. Dans les textes d'Amadou Hampâté Bâ par exemple, il y a une sorte de sanctification de la mère. Dans les sociétés traditionnelles africaines en particulier, la mère est une déesse sur terre. Le succès de tout enfant se trouve sous ses pieds. Chaque enfant devra le chercher en baissant pour elle, l'aile de la miséricorde, avec respect et humilité. Hampâté Bâ, connu à travers ses écrits en tant qu'un conservateur traditionnaliste, révèle ce fait en ces termes : « lorsque la femme devient mère, deux portes supplémentaires s'ouvrent sur sa poitrine, portes par lesquelles s'écoule la force de vie (...). Selon la tradition, la mère est en effet considérée comme un laboratoire divin visité par Dieu lui-même ». (A. Hampâté Bâ, 2009, p. 144). Dans la perspective hampâtéenne, la question de l'identité de la jeune fille dans les sociétés traditionnelles est simple : il s'agit de savoir comment elle va passer de l'étape de vierge séduisante à l'étape de mère. C'est seulement en tant que mère que la femme avait un statut peu reluisant dans les sociétés corsetées par les tabous, les us et coutumes. Il s'agit là du féminisme différentialiste tel que «Antoinette Fouque, qui insiste sur la maternité comme forme symbolique de l'identité féminine.» (E. Sizoo, 2003, p 33.) En somme, pour ce courant féminisme, l'identité féminine se confine à la maternité.

Cependant, la maternité est considérée par les féministes matérialistes ou encore « féminisme universaliste, dans le sillage de Beauvoir, qui fait de l'identité sexuée un effet des rapports sociaux » (E. Sizoo, 2003, p 33). Ainsi, la maternité est le lieu et le levier de la domination masculine et comme une dévalorisation et servitude de la femme parce que ces féministes considèrent que la maternité se fait par la médiation de l'homme. De la fille à la mère, il y a nécessairement l'homme, une extériorité réelle à laquelle elle livre son corps. La femme « se donne », ce qui fait de la féminité, une figure de don. La jeune fille est dite fille lorsqu'elle porte un sexe féminin, mais cela ne suffit pas. Elle doit parvenir à la phase de symbolisation avec ce sexe, à se reconnaître, à s'identifier comme femme, à atteindre la maternité par la médiation sexuelle de l'homme.

En somme, dans les figures traditionnelles, la construction de la jeune fille se fait nécessairement par la médiation de l'homme. Ce qui réduit l'identité féminine à un double statut : objet érotique et mère.

Tout le regard stéréotypé sur l'identité féminine découle justement de ce double statut parce qu'il enferme la femme dans la subordination. Notre analyse ne vise pas à condamner la maternité en soi, mais c'est le fait de percevoir la femme qu'en tant que mère, c'est-à-dire croire que son identité se confine qu'à faire des enfants, qu'il convient de dénoncer. Pour notre part, nous estimons que tout cela relève des idéologies pernicieuses et des images caricaturales de l'identité féminine. Depuis peu, de nombreuses filles refusent d'épouser les figures de femme-épouse, femme-objet érotique, femme-domestique, femme-mère... La maternité elle-même est devenue un choix dans plusieurs pays avec l'adoption du droit à l'avortement qui de plus en plus devient une exigence en tant qu'un droit fondamental pour l'épanouissement des femmes. Parce que la féminité n'est réductible à rien, la femme a (ou doit avoir), en toute liberté, le choix d'opter pour la maternité ou pas. Les femmes s'émancipent de plus en plus des lourdeurs de ces idées dominantes calquées et perpétuées sur fond d'une phallocratie aussi absurde qu'étrange.

### **3. De l'identité naturelle à l'identité civile**

Selon L. Irigaray (1999, p. 148) : « Pour accéder au statut de personne civile, la femme doit passer de l'identité naturelle, surtout d'une identité naturelle imposée, à l'identité civile. » La perception naturelle de l'identité de la femme se situe dans le cadre du double statut (épouse-mère) imposé à la femme que nous venons de mentionner plus haut. Selon la conception naturelle des choses, le cadre d'exercice et d'épanouissement de la femme serait le foyer. À ce titre, les femmes se sont vues exclues de toutes démarches visant à exprimer leur citoyenneté notamment le droit au vote, la présence sur la scène politique, le monde professionnel voire toutes les sphères publiques, etc. Les arguments qui se dressent contre les femmes tiennent pour l'essentiel dans cette liste non exhaustive dressée par E. Benbassa (2018, p. 10) : « elles (les femmes) sont trop émotives pour faire de la politique, pas assez

intelligentes, séductrices (elles troubleraient ces messieurs), de mauvaises mères qu'il faut renvoyer aux foyers qu'elles ont abandonnés, etc. »

Les femmes ont été dépossédées de tout ce qui exprime ou atteste leur citoyenneté. Il faut croire qu'il ne suffit pas de vivre dans une société pour être une citoyenne. De 1848 avec l'empire et le code napoléonien, la situation des femmes était tellement dramatique qu'il devenait urgent pour elles de revendiquer leur droit civil. Le retour à la république a vu naître une lueur d'espoir mais qui très vite a été transformé en déception. Le suffrage reste unisexuel et l'argument contre elles devenaient encore plus délirant. Pour les habitués du domaine politique, il n'était pas rare d'entendre que les femmes sont trop cléricales, trop émotives pour faire de la politique et « si l'on donne le droit de vote aux femmes, bientôt les bœufs voudront voter » écrit le Figaro en 1890. « Les mains des femmes sont faites pour être baisées, pas pour mettre un bulletin dans l'urne », commente un sénateur à la veille de la guerre. » (E. Benbassa, 2018, p. 11).

On comprend dès lors que la première forme de violence qui a été faite aux femmes est de les avoir exclues de ce droit fondamental pendant plus de cent cinquante ans. Aujourd'hui, ce droit est indéniable à la femme partout avec Arabie Saoudite comme dernier pays à leur avoir accordé ce droit. Elles affirment leur citoyenneté presque partout dans le monde. Même si la parité homme/femme est loin d'être atteinte et les injustices salariales demeurent, on assiste à une montée en puissance des femmes dans les hautes sphères de décision : femmes parlementaires, femmes ministres, femmes cheffes d'institutions (nationales ou internationales), femmes présidentes de la république, etc.

Pourtant, les considérations dégradantes de la femme persistent. Sur la scène politique, la femme est constamment ramenée à son identité naturelle. Pour Rodham Clinton, il ne fait aucun doute : le sexisme est encore très largement répandu prenant parfois des figures et des formes très subtiles.

Le sexisme exerce encore son attraction sur notre société et notre vie politique jour après jour, d'une façon à la fois subtile et flagrante. (...) L'instant où une femme s'avance pour prononcer les mots « Je suis candidate », déclenche une

avalanche d'analyses ; celles de son visage, de son corps, de sa voix, de son comportement, mais aussi la minimisation de sa stature, de ses idées, de ses accomplissements, de son intégrité. Tout cela peut être incroyablement cruel. (H. Rodham Clinton, 2017, pp. 133-134).

Eu égard à ce tableau très peu reluisant, on pourrait dire que l'identité civile de la femme est loin d'être un acquis. S'il faut se réjouir de la présence des femmes dans les parlements et autres sphères de décision, il faut cependant regretter des comportements sexistes à leur endroit. À en croire à ces propos de Benbassa (2018, p. 6) : « Notre quotidien, au Parlement, c'est cela : être interrompues de manière intempestive, subir en bruit de fond les bavardages et parfois les moqueries, ne pas être écoutées. Notre parole est régulièrement bafouée. »

Sortir des considérations fatalistes pour asseoir l'affirmation complète de la citoyenneté féminine, est sans doute la plus radicale et indispensable révolution en ce XXI<sup>e</sup> siècle. Cela passe nécessairement par une prise de conscience de soi en tant que femme, en ayant une image positive d'elles-mêmes.

La prise de conscience de soi est le premier pas vers l'affirmation de son identité. Elle consiste pour les femmes de s'affranchir des barrières socio-culturelles pour s'approprier de leur identité originelle en tant que femme. La prise de conscience de soi consiste pour les femmes de sortir de toutes formes de considérations qui font d'elles un être "autre" que l'humain. Il ne s'agit pas pour elles de se re-définir par rapport à l'homme, de le prendre toujours comme un repère ou encore de le considérer comme l'ennemi, mais il s'agit pour elles d'affirmer leur identité, en tant que personne à part entière et maillon essentiel du développement de la société.

La prise de conscience ne sera pas une sinécure dans la mesure où la perception traditionnelle de l'identité est fortement imprimée dans les esprits. L'identité de la femme est restée niée si longtemps que la prise de conscience de soi, de sa propre nature, d'une orientation positive de leur féminité, ne se réalisera pas du jour au lendemain.

Pour nous, la redéfinition est à deux niveaux, le recours au corps par la prise de conscience de soi et le second passe par le rétablissement de la

contribution des femmes dans la construction de l'histoire de l'humanité. Le point de départ est la prise de conscience de soi par le recours au corps, car comme le dit J. Lachance (2012, p. 12) « Le corps est un support de l'identité ». En effet, le corps est le principe suprême sur lequel repose la dignité humaine. C'est pourquoi les moralistes considèrent le corps comme étant un objet sacré et moral en dénonçant les abus et les dérives à son endroit. Le corps est aussi la matière première par laquelle l'on affirme son identité. C'est ce qui appartient à chacun et dont il est le seul à détenir les codes. Le corps obéit à un système de codage qui détermine à la fois son identité et sa dignité. Raison pour laquelle, lorsque le corps échappe au contrôle de cette restriction pour être soumis à la dégradation et aux traitements ignominieux, la dignité humaine n'est plus et par conséquent, il n'y a plus d'identité car l'humain n'est autre chose que son corps. Pout D. Le Breton, le corps est le trait caractéristique par lequel l'individu se définit et se reconnaît en tant que tel. Ainsi qu'il le dit :

Matière d'identité au plan individuel et collectif, le corps est l'espace individuel qui se donne à voir et à lire à l'appréciation des autres. C'est par lui que l'individu est sauvé, reconnu, identifié à une appartenance sociale, culturelle, « ethnique », à un sexe, à un âge, à une couleur de peau, à une qualité de présence. (D. Le Breton, 2014, p. 21)

Nous disons que la prise de conscience des femmes passe par le recours à leur propre corps parce qu'il relève du domaine intime et traduit le mieux leur identité. À cet effet, notre démarche s'inscrit aussi dans la perspective de A. Melucci (1989, p. 189) pour qui : « le retour au corps a provoqué une nouvelle recherche de l'identité. Le corps est perçu comme un domaine réservé, dont seul le propriétaire possède la clé, et où celui-ci peut trouver une définition de lui-même libre des normes et des attentes de la société. » Ce qui attire le plus notre attention dans la perspective de Melucci, c'est que le corps est le lieu où sont perceptibles toutes les marques des pressions (sociales, religieuses, culturelles et collectives de toutes sortes), c'est pourtant dans le corps que se niche la définition « réelle » et l'identité propre de chacun. Tout se passe comme si à travers le recours au corps, l'affirmation « je suis une femme » retrouve toute sa légitimité, tout son sens. Comme nous l'avons dit plus haut, il fut un temps, cette affirmation était indéniablement niée aux femmes. Elles n'avaient pas le droit de dire « je ». La plus radicale révolution consiste à

recupérer ce « je » perdu depuis des siècles. Avec ce « je » suivi du prédicat « femme », elles retrouvent leur identité originelle.

Jadis caché, enchaîné et soumis à des superstitions, des croyances religieuses, l'on assiste aujourd'hui à une libération des corps de plus en plus exposés au regard du monde pour refléter la personnalité ou l'identité de chacun, mais plus, de chacune. Jamais le corps n'a été aussi soigné, médicalisé, et bien traité avec le développement de la chirurgie esthétique et autre. Cette libération du corps de la femme traduit aussi l'affirmation de son identité.

Nous ne perdons pas de vue les dérives que cette surexposition des corps engendre comme l'indiquent Bertrand Gervais et Mariève Desjardins (2009, p. 9) en ces termes : « le XXe siècle a mis le corps en scène. Il l'a porté à l'écran, il l'a peu à peu dénudé, (...). Il l'a violenté et marqué, il a abusé de ses atours et il a fait de ses transformations, les unes souhaitées, les autres redoutées, un spectacle de tous les instants. » Le recours au corps est le point de départ pour les femmes de sortir de l'aliénation à leur identité longtemps structurée. À ce titre, M. P-A. Miquel (2007, p. 10) abonde dans le même sens : « ce n'est que par et à travers mon corps que je puis être moi-même, à travers ce que fait mon corps ». Pour A. Touraine (2006, p. 31), « se définir comme femme revient à placer au centre de sa vie un certain rapport de soi à soi, la construction d'une image de soi comme femme. » Cela voudrait dire que l'affirmation de soi ne doit pas être perçue comme une simple adhésion dans un groupe ou un parti politique, mais elle se présente comme une évidence, une conviction qu'il convient de clarifier parce que « être femme n'est pas la pure constatation d'un état de fait, mais l'affirmation d'une volonté d'être » (A. Touraine, 2006, p. 31). C'est cette volonté d'être femme qui leur permettra de briser tous les préjugés et stéréotypes qui collent sur leur identité. Les femmes doivent pouvoir prendre le contrôle de leur identité, c'est ainsi qu'elles sortiront de l'image opaque dans laquelle elles ont été reléguées malgré elles. Le plus grand défi réside dans le fait de sortir de ce complexe pour un retour sur soi. C'est ce qu'affirme A. Touraine (2006, p. 225) en ces termes :

« Je suis une femme » signifie que je suis moi-même en tant que je suis une femme, en tant que c'est autour de mon identité de femme que se construisent

mes conduites et les jugements de valeur que je porte sur elles : positifs quand ils renforcent ma conscience d'être en premier lieu une femme, négatifs quand ils occultent mon affirmation de moi-même comme femme.

À travers ces mots de Touraine, nous pensons que les femmes doivent se construire une image d'elles-mêmes, à s'approprier de leur identité, en dépassant le clivage conflictuel du rapport des deux sexes. Parvenu à ce niveau, nous nous inscrivons dans la perspective de Touraine pour dire que la redéfinition de l'identité féminine part de la prise de conscience de soi. Avec cette dernière, elles ont réussi à dépasser ces vieux schèmes des débats sur le dualisme des deux sexes, pour s'inscrire dans un nouveau paradigme.

Aujourd'hui, les femmes ont plus de capacité que les hommes pour se comporter en sujets. À la fois parce qu'elles portent l'idéal historique qu'est la recomposition du monde et le dépassement des dualismes anciens et parce qu'elles prennent plus directement en charge leur corps, leur rôle de créatrices de vie, leur sexualité. (...) Maintenant, depuis plusieurs décennies déjà et pour une durée indéterminée, peut-être sans fin prévisible, nous sommes dans une société et nous vivons des vies individuelles dont le « sens » est davantage dans les mains, la tête et dans le sexe des femmes que dans les mains, la tête et le sexe des hommes. (A. Touraine, 2006, p. 224).

Le second niveau est de mettre en évidence le triomphe des femmes dans la construction de l'histoire de l'humanité. La contribution des femmes a très souvent été occultée et ce qui est mis en avant, c'est leur malignité. Le rétablissement du parcours de ces héroïnes permettra de donner une perception positive de la féminité. Selon les travaux de l'archéologue Yves Coppens, Lucy, cette jeune femme de type négroïde « demeure l'africaine la plus ancienne et la mère de toute l'humanité » (A. Ly-Tall, 2017, p. 26). Alors que les femmes sont exclues de la liste des personnages principaux. Si la femme en général apparaît comme une figure secondaire, alors imaginons le sort réservé à la femme africaine, la femme noire, dans le récit universel de l'humanité. Selon les mots de A. Thiam (1978, p. 155) « elle est l'objet de la satisfaction sexuelle du mâle et fait partir de son appareil d'aisance. En un mot, elle est potiche et boniche. » L'histoire a été présentée de sorte à faire croire que l'identité féminine se confine à ses ovaires et à la domesticité. La femme africaine à l'instar de ses consœurs dans les autres cultures, a été dépossédée de son identité. Les travaux de Cheikh Anta Diop a « extirpé l'histoire et la culture africaine des profondeurs obscures dans lesquelles l'idéologie esclavagiste les avait enfuies »

(A. Ly-Tall, 2017, p. 11). En effet, ces travaux ont non seulement permis de retracer l'antériorité de la figure féminine, mais aussi et surtout de rétablir leur identité réelle. Pour Cheikh Anta Diop « l'homme a conçu en accord avec la femme pour la plus grande puissance du clan. » (Ch. A. Diop, 1967, p. 72). C'est dire que les femmes ont pris une part active dans la construction sociale, au même titre que les hommes. Elles ont occupé une place honorable si bien que « les premiers pharaons auraient même été des femmes (...) comme le témoigne la vie de la reine-déesse Hatshepsut, 1500 ans avant Jésus-Christ » (A. Ly-Tall, 2017, p. 11).

Le parcours de ces héroïnes remet en cause la perception traditionnelle de l'identité féminine, une perception fataliste et caricaturale, qui peut se résumer en ces termes : « une idéologie qui prétend limiter les femmes à des contraintes biologiques revient à en faire une espèce intermédiaire entre l'humain et l'animal : la femme ne serait qu'instinct, nature, tandis que l'homme serait civilisation, culture. » (G. Moreau, 1982, p. 171). Dans cette ère, où la question du genre fait partie désormais des principes de la bonne gouvernance dans les sociétés démocratiques, où les peuples aspirent à la dignité et à l'égalité, il est indéniable de marquer une rupture avec de telle idéologie et de redéfinir ou encore réhabiliter la perception de l'identité féminine car comme l'indique G. Moreau (1982, p. 171) :

Le degré de civilisation dans une société se mesure à l'aune du degré de l'émancipation des femmes qu'elle tolère. La place des femmes témoigne de la manière dont une société a su vaincre son sous-développement matériel et culturel, pour atteindre son humanité profonde.

Dans la perspective de Moreau, nous disons que demeurer dans une telle idéologie traduit une attitude délirante et témoigne du degré très élevé de l'arriération de nos sociétés car l'humanité inclut les femmes en tant que la moitié de l'humanité, mais mieux, l'humanité se construit avec elles.

## **Conclusion**

En posant comme point de départ la perspective de Simone De Beauvoir qui reprend Freud dans le *Deuxième Sexe*, pour nous rappeler que les femmes ont été définies par les hommes comme objets et elles ont adopté le point de

vue masculin parce que leur valeur réside dans la capacité de refléter l'homme, notre analyse nous a permis d'appréhender les perceptions sur l'identité féminine comme étant les conséquences des stéréotypes liés à leur nature dans presque tous les domaines de la vie publique. Dans le miroir rétrospectif de l'identité féminine, les femmes se définissaient toujours par rapport à l'homme posé comme « Le » référentiel. Si le narcissisme est par principe une admiration de soi, une attention exclusive portée à soi-même, on peut dire que la féminité était aux antipodes de celui-ci parce qu'elle était toujours en référence par rapport à la masculinité. Les femmes n'avaient pas de subjectivité, elles cherchaient toujours à travers les hommes, à se construire une identité, à s'aimer et à donner sens à leur existence. Ce qui faisait de l'identité féminine une figure « extra-déterminée » (P. Weil, 1994, p. 60). Mais l'émergence de la promotion de la féminité dans ce monde contemporain montre les limites de ces conceptions traditionnelles de la féminité. Notre analyse sur ce sujet nous amène à nous inscrire dans la démarche des penseurs comme Michel Foucault en passant par Simone De Beauvoir, pour dire que les figures traditionnelles attribuées à la féminité ne relèvent pas d'un ordre naturel c'est-à-dire lié à leur nature biologique, mais c'est une construction caricaturale de la société. Selon ces philosophes du genre notamment Beauvoir, Michel Foucault et les travaux de Cheikh Anta Diop, l'homme et la femme sont de nature biologique différente, mais cette différence biologique ne doit reléguer la femme au second plan ou à confiner son être à son sexe. Il s'agit pour nous de dissoudre cette conception fataliste de l'identité féminine pour l'équilibre de la société car le monde dans lequel nous vivons reste fortement marqué par l'initiative féminine. Le constat est qu'aujourd'hui, le genre féminin influe plus sur la marche du développement de nos sociétés à en croire cette pensée de A. Touraine (2006, p. 106) : « *le monde des hommes s'efface aujourd'hui de plus en plus vite et un autre prend sa place : une société de femmes où les hommes agissent de plus en plus en conformité avec le modèle féminin.* »

### **Références bibliographiques**

ARISTOTE, 1982, *La politique*, traduction française de Jean Tricot, Paris, Vrin.

BENBASSA Esther, 2018, *Violences sexistes et sexuelles en politique*, Paris, Cnrs.

BUTLER Judith, 1990, *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*, traduction française de Cynthia Kraus, Paris, La Découverte.

CHARTIER Claire, 2009, « Les philosophes et la guerre des sexes », L'Express, (En ligne) in <http://www.lexpress.fr> consulté le 18/07/2020.

DE BEAUVOIR Simone, 1949, *Deuxième sexe II*, Paris, Gallimard.

DE VILLAINES Astrid, 2019, *Harcelées*, Paris, Plon.

DIOP Cheikh Anta Diop, 1967, *Antériorité des Civilisations nègres, mythes ou réalités ?*, Paris, Présence Africaine, (par Nouvelle Ecole d'Égyptologie Française [Poesner, Sauneron, Leclant, Yoyette dans « Dictionnaire de la civilisation égyptienne »]).

FRAISSE Gèneviève, 1998, *La différence des sexes*, Paris, Minuit, Collection.

GERVAIS Bertrand et DESJARDINS Mariène, 2009, « Le spectacle du corps à l'ère d'internet : entre virtualité et banalité », *Protée*, vol. 37. n°1, p. 9-23.

HAMPÂTÉ BÂ Amadou, 2009, *Petit Bodiel*, Abidjan, NEI-EDICEF.

IRIGARAY Luce, 1999, *Entre Orient et Occident*, Paris, Grasset.

LACHANCE Jocelyn, 2012, *Socio-anthropologie de l'adolescence*, lecture de David Le Breton, Québec, Pull.

LE BRETON David, 2014, « Le corps entre significations et informations », *Hermès* n° 68, p. 21-30. (En ligne) in <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2014-1-page-21.htm> Consulté le 09/09/2019.

LY-TALL Aoua, *De la reine de Saba à Michelle Obama, Africaines, héroïnes d'hier à aujourd'hui, à la lumière de l'oeuvre de Cheikh Anta Diop*, Dakar, L'Harmattan.

MELUCCI A., 1989, *Nomads of the Present*, London, Hutchinson Radius.

MICHEL Franck, 2006, *Voyage au bout du sexe*, Québec, Pull.

MIQUEL Paul-Antoine, 2007, « Respect et inviolabilité du corps humain », *Noesis*, p. 1-7. (En ligne), in <http://www.noesis.revues.org/1383> consulté le 13/08/2019 à 15h30 consulté le 11/09/2019.

## Perspectives Philosophiques n°020A, Quatrième trimestre 2020

MOREAU Gisèle, 1989, *Libres et Egales*, Paris, Sociales.

POMEROY Sarah, 1975, « Déesses, femmes, putains, esclaves », *Classique de l'Antiquité*, New York, n°89, p 41-49.

RODHAM CLINTON Hillary, 2017, *Ça s'est passé comme ça*, traduction française par Perrine Cambon, Lise Chemla, Odile Demange, Karine Lalechère, Julie Sibony et Samuel Todd, Paris, Fayard.

SCHOPENHAUER Artur, 1900, *Essai sur les femmes*, traduction française de Jean Boudeau, Paris, Félix Alcan Edition.

SIZOO Edith, 2003, *Par-delà le féminisme*, Paris, Edition Charles Léopold Mayer.

SLIMANI Léila, *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, Paris, Edition des Arènes.

SPINOZA Baruch De, 2010, *Traité politique*, traduction française de Charles Appuhn, Paris, G-F.

STRYCKMAN Nicole, 2001, « Féminité sexuelle et féminité maternelle », *Freudienne* n° 37-38, (En ligne), in <http://www.association-freudienne.be> consulté le 11/09/2019 à 5h45.

THIAM Awa, 1978, *La parole aux régresses*, Paris, Donoël/Gonthier.

TOURAINÉ Alain, 2012, *Le Monde des femmes*, Paris, Fayard.

VALLE Edith, 1977, « Les femmes qui ne veulent pas d'enfant » *Les Cahiers du GRIF* n°17-18, p 15-24, (En ligne), in [http://www.persee.fr/grif.0770-6081\\_1977\\_num\\_17\\_1\\_1177](http://www.persee.fr/grif.0770-6081_1977_num_17_1_1177) consulté le 11/07/2020.

WEIL Pascal, 1994, *À quoi rêve les années 90 ?*, Paris, Points Essais.

WENGER Alexandre, 2005, « Lire l'onanisme. Le discours médical sur la masturbation et la lecture féminine au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, n°22, p. 227-243.